

PATRICE CUYNET

RETIENS L'OUBLI

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042534158

Dépôt légal : août 2026

« Quand la fiction éclaire la réalité »

Il fait un ciel d'azur, mais je le vois sombre par cette splendide journée d'octobre. Il y a peu de monde en cette fin d'après-midi, surtout un dimanche, sur le quai de la gare de Besançon. Le panneau bleu annonce que le train à destination de Paris sera là dans dix minutes. C'est comme s'il m'indiquait l'heure de ma mort, comme si le moment de mon exécution était irrévocablement inscrit dans la grande marche du temps. Encore dix minutes avec elle.

« Oh, temps, suspends ton vol », disait le poète de Lamartine.

Moi, intérieurement, je supplie.

« Arrête le chrono ! Fige la coulée du temps ! Que je puisse vivre éternellement avec elle ! Devenons des statues de pierre, qui se regardent pour l'éternité. »

Tel est mon souhait absurde d'une non-vie, mais peu importe, pourvu que je sois à ses côtés ! Je hurle en silence contre ce coup du sort. Elle doit partir !

Je ne dis pourtant rien, je ne proteste pas, je regarde avec un sourire de convenance la femme qui est face à moi, une valise à la main. Elle est là, à cinquante centimètres de ma poitrine, Julie me tient la main, la sienne est fraîche, la mienne reste moite d'angoisse. Mes doigts s'enlacent dans les siens un peu plus fort. Je peux encore sentir son odeur, celle qui me colle à la peau depuis quelques heures ; celle qui m'enveloppe et m'accompagne de sa protection invincible depuis que nous avons fait l'amour pour la dernière fois dans ma chambre. Nous ne nous sommes rien promis, sauf que j'irai la voir plus tard dans sa nouvelle vie à Paris.

Je veux croire à la force de l'amour, celle qui peut balayer les plus hauts obstacles, briser les plus solides portes qui nous emprisonnent. Je veux espérer que notre histoire d'amour ne se terminera pas sur ce quai de gare. La séparation n'est pas synonyme de perte ou de rupture définitive, elle permet de grandir, d'évoluer et de se retrouver régénéré, encore plus fortifié dans son choix. Je veux y croire à tout prix, malgré ma lucidité, malgré ma raison qui doute.

Puisqu'elle a décidé de partir pour apprendre ailleurs, je l'aime trop pour la retenir, pour la garder uniquement pour moi seul. Sa liberté m'est précieuse, seule garantie de son désir pour moi. Je me dois de la laisser partir, quoi qu'il en coûte à mon cœur. J'accepte que le vide prenne sa place, que le froid de la solitude m'enveloppe.

Daniel resta songeur et se demanda comment c'était possible de vivre pour la deuxième fois une telle douleur, celle qui vous tord l'estomac, cette même douleur qui lui signifiait qu'il était happé par un coup de foudre pour Julie. Il n'avait jamais ressenti un tel désir douloureux pour une fille. Ce fut, il y a trois ans. C'était loin ! Non, c'était hier ! C'était pour ses vingt ans, c'était au temps de l'insouciance du lycée.

Les joyeux « Pieds-Nickelés »

C'est l'année du « Bachot », et j'avais cherché un endroit où je pouvais célébrer mes vingt ans. « On ne les a qu'une fois ! », selon le dicton ; je voulais donc un lieu symbolique et libre, où je pourrais recevoir mes copains et copines de lycée. À cette époque, j'étais en terminale dans une petite ville endormie de province, Dole, qui avait eu son heure de gloire avant la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV. Puis rien d'important ne s'y était passé, sauf peut-être la révolte des étudiants de « Mai soixante-huit ». Dans un idéalisme fougueux, j'avais participé aux manifestations dans les rues et croyais à une révolution libératrice envers la jeunesse. Je m'étais donc engagé dans les comités d'actions lycéennes pour refaire le règlement intérieur du lycée. Mais après quelques semaines de labeur hystérique, je me suis vite lassé du jargon administratif des bulletins officiels de l'Éducation nationale, qui restaient relativement abscons pour ma pensée de jeune homme. C'est ainsi que je me suis retrouvé l'année suivante au lycée Charles Nodier devenu miraculeusement mixte. Relativement désabusé de tous idéaux politiques et entouré d'un aréopage féminin, j'avais pris l'option drague et sport en espérant ensuite décrocher mon « bac » dans le but de devenir professeur de gymnastique. Car c'était la seule passion qui me tenait depuis longtemps à cœur, celle du sport et plus particulièrement la compétition d'athlétisme depuis mes seize ans. L'hiver, j'utilisais ma vitesse à la course pour participer aux matchs de rugby du lycée, nous étions la meilleure équipe de l'académie, et avons participé aux championnats de France.

C'est dans ce contexte de fin de cycle que je voulais marquer le passage à la vingtième année de mon existence. J'avais choisi la maison familiale de mes grands-parents, car elle était inhabitée depuis quelque temps. En effet, mes grands-parents avaient décidé de rester dans leur maison de campagne où ils élevaient des volailles. Il leur était plus confortable d'y rester pour éviter les trajets à pied par des sentiers abrupts qui devenaient très pénibles pour des gens de plus de quatre-vingts ans. Ma grand-mère m'avait donné les clés en me recommandant de bien faire attention au fourneau à bois qui n'avait plus fonctionné depuis longtemps. C'était pour moi un grand privilège d'être garant de ce lieu ancestral, de gérer la grande salle à manger où trônait en grande pompe le portrait de l'arrière-grand-père « Louis ». Il était là depuis des années, du plus loin de mes souvenirs, je l'avais toujours vu. Sa présence semblait exiger le respect de tous, car c'était celui qui avait fait une belle réussite commerciale, en tant que négociant de vin, lorsqu'il était monté à Paris. Il y avait vécu pendant une trentaine d'années avant de se rapatrier sur ses propriétés de campagne dans son village natal. Ainsi, malgré son attitude solennelle, j'allais le faire participer à mon anniversaire. Sera-t-il d'accord ? J'aime à l'imaginer ; comme si j'avais besoin de son consentement pour emprunter sa maison, moi, son arrière-petit-fils, j'allais faire revivre cette pièce endormie de plus d'un demi-siècle après son passage.

Bizarrement, j'ai toujours eu un rapport ambigu à la temporalité, il me tarde que les choses avancent, et dans le même mouvement, je voudrais à jamais fixer les moments que je sens importants, avec cette sensation que le temps s'écoule comme du sable entre mes doigts. Depuis enfant, j'ai ce pressentiment que la vie est courte, que je vais arriver au bout trop vite. Cette idée m'accompagne depuis tout petit. Ai-je peur de la mort ? Je ne crois pas, mais j'ai toujours craint de gâcher ma vie, de la rater et de m'en apercevoir aux derniers moments. Je voudrais faire quelque chose de valable de cette vie. C'est comme si j'avais une mission

déléguée par ceux qui ont vécu avant moi, de faire ce qu'ils n'ont pu réussir. Ma vie est ma seule chance, je ne pourrai pas la recommencer, sauf si j'arrivais à croire à la réincarnation.

Mon anniversaire était en période d'hiver, ce qui n'est pas pratique pour faire de grandes réunions avec des amis, cela nous oblige à être confinés à l'intérieur. Pas facile de danser autour de la table ! J'aménage ainsi, comme je peux, cette grande salle à manger pour faire un petit coin buffet, afin de dégager une petite piste de danse. J'ai préparé des dizaines de toasts dans l'après-midi, et acheté suffisamment de boissons, alcools et jus de fruits pour rendre la soirée décontractée. J'avais préféré inviter des filles de ma classe, celles avec qui j'avais des relations décontractées, avec qui on peut rire de tout et qui restent naturelles avec les garçons. À cette époque, les filles sophistiquées n'étaient pas mon style, trop superficielles, les « petites-bourgeoises » n'intéressaient pas le « gaucho » de l'époque.

Sans permis de conduire, je compte sur mon ami de longue date, dit « Job », pour venir me chercher avec la voiture de son paternel et faire le taxi, afin de récupérer les copines de notre classe. Il était le troisième homme du trio que nous formions avec Mimil depuis la seconde au lycée. Mon entrée au lycée de l'Arc à Dole m'avait introduit dans le milieu petit-bourgeois de la région. Le premier jour, nous devons tous nous rassembler dans la grande cour de l'externat, avant de monter dans les classes. Je me sentais, en tant que fils d'ouvrier, un peu décalé vis-à-vis des jeunes de la bonne société des notables de Dole. J'étais un peu à l'écart, dans une attitude observatrice des flux erratiques des groupes d'écopiers, quand un garçon en veste de tweed, d'allure rondouillarde au visage poupin, avec une mèche rebelle lui barrant le front, s'approcha de moi d'un air inquiet.

« Salut, dis-moi, tu es du lycée ? »

« Oui ! » dis-je négligemment d'un air qui se voulait blasé, alors que j'étais, comme lui, un vrai néophyte.

« Je suis nouveau, on m'appelle "Mimil" et je ne comprends pas où il faut se ranger pour la seconde littéraire. »

« T'inquiète, je suis comme toi, on verra bien ! »

« Je viens d'un petit collègue », dit-il d'un air penaud.

« Hé, on s'en fout ! Moi aussi, je viens d'un collègue. »

« Merci ! Ça me rassure d'être pas le seul, je peux te suivre ? »

« Si tu peux ! Je te préviens que je cours vite ! » répondis-je avec un petit sourire moqueur.

Il ne comprit pas ma boutade, mais de ce jour, il ne me lâchera plus. Son humour décalé, presque provocateur, avec son visage éclatant d'une fraîcheur naïve de gamin, le rendait attachant. De sorte qu'une complicité amicale s'est fortement ancrée entre nous. Je ne me suis jamais ennuyé une seconde avec lui, et ceci, jusqu'à la terminale. Une certaine ironie spontanée sur l'absurdité de la réalité lui faisait jaillir des jeux de mots dignes de l'humoriste Francis Blanche, ce qui entraînait l'hilarité de toute la bande. Il aimait jouer le boute-en-train du groupe, derrière son allure sobre de petit garçon à sa maman. Malgré sa petite taille, il était vite provocateur et le premier à « chambrer » les autres. Le rire par l'absurde tissait entre nous une complicité d'esprit, qui était notre dénominateur commun. Quant à l'autre mousquetaire, « Job », plus taciturne et calme derrière de grosses lunettes noires, ses rares paroles sont à l'opposé de la logorrhée de Mimil, plutôt parcimonieuses dans un premier temps, il était vite déridé par l'absurdité de nos propos. Il était venu se greffer sur le duo pour partager nos fous rires incoercibles et être sûr de passer un bon moment en notre compagnie. Il avait un tempérament plus réservé et parfois désabusé, qui laissait entendre qu'à la maison ce n'était pas toujours la joie. Il semblait respirer plus librement en notre compagnie. Je partageais avec lui la passion pour les belles motos. Ami sûr, je savais que je pouvais compter sur lui.